

Monique Bosco
La femme meurtrie

Pierrette Boivin

Number 108, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, P. (2007). Monique Bosco : la femme meurtrie. *Nuit blanche*, (108), 32–37.



Monique Bosco

La femme meurtrière



Par
Pierrette Boivin

Auteure d'une œuvre importante comme romancière, nouvelliste, poète et essayiste, Monique Bosco – décédée en mai 2007 – a reçu du Québec en 1996 le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre. Déjà en 1961, elle recevait le prix américain First Novel Award, pour son premier roman, *Un amour maladroit*. Suivirent, en 1971, le prix du Gouverneur général du Canada pour *La femme de Loth* et le prix de poésie Alain-Grandbois pour *Miserere* (1991). Monique Bosco n'a pas cessé de publier jusqu'à sa mort. Comment se fait-il que l'on ait si peu entendu parler de cette écrivaine ?

Disons tout de suite qu'elle signe une œuvre exigeante, dont les ingrédients ne sont pas de nature à attirer les foules. Mais surtout que Monique Bosco a toujours refusé de se prêter au battage promotionnel médiatique, ce qu'elle avait à dire se trouvant dans ses livres. Elle dira comprendre Réjean Ducharme de se tenir loin de la rumeur et des réflecteurs.

Discrète et pudique, Monique Bosco n'a livré qu'au compte-gouttes les informations de nature autobiographique. Ces renseignements semés ici et là, au gré du propos, permettent toutefois de comprendre que même ses œuvres de fiction sont tissées avec le fil de sa propre vie. Une vie traversée par le sentiment tragique de l'existence, voire du bonheur impossible. C'est cette inspiration tragique qui s'impose au lecteur au fur et à mesure qu'il avance dans la découverte des œuvres en prose¹ de l'auteure, et qui en fait l'unité. S'y côtoient les échecs amoureux, la violence, les injustices, les guerres, bref, des malheurs aussi bien d'ordre personnel que planétaire. Œuvre noire, donc, quant à la thématique développée sur un ton de lamento.

Quelques repères biographiques

Monique Bosco est de ces auteurs émigrés dont les jeunes années ont été marquées par la guerre. Née à Vienne en 1927 de parents juifs, elle arrive au Québec en 1948. Entre-temps, sa famille a quitté l'Autriche pour la France ; elle avait quatre ans. Elle troquera l'allemand contre le français et choisira d'oublier sa langue maternelle. Adolescente, elle vit dans une France occupée, contrainte au mensonge quant à ses origines, car sa famille n'ira pas se déclarer aux autorités françaises et ne portera donc pas l'étoile jaune. La jeune fille n'en ressent pas moins humiliation et révolte devant le traitement réservé aux juifs déchus de leur nationalité française, à qui sont interdits, comme aux chiens, jusqu'aux bancs publics. Elle ne pourra oublier ; éprise de justice, toute sa vie elle s'identifiera aux faibles et aux humiliés de la terre. Toutefois, esprit libre, elle fuira les ghettos, tous les ghettos, y compris le mariage qu'elle considère comme tel. La période d'Occupation est aussi celle des études suspendues. L'octogénaire, docteure en lettres et véritable bibliothèque vivante, se sent encore « amputée » de ce bagage quand elle se

Il en est rendu, dans sa peur de vieillir, à parler comme un adolescent. Si l'un des nôtres l'avait eue cette idée géniale, il serait furax, prétendrait qu'« on ne traite pas ainsi une dame de son âge ». Il croit que lui seul sait ce qu'il faut faire, éviter. Ses propres enfants, il les voit à peine. Ils sont particulièrement charmants en ce moment. Si je ne les avais pas, je ne pourrais résister à la dépression. Je croyais que l'âge apporterait une accalmie dans nos vies. Les enfants heureux, chacun de leur côté, avec de bons métiers. Et, déjà, ces petits-enfants qui nous font fête. Plus mignons les uns que les autres. Ils font mentir les statistiques. Je me leurre sans doute. Eux aussi jureraient volontiers que leur père et moi formons le couple idéal. Quand Marc, l'autre jour, m'a avoué que notre couple l'inspirait tel un modèle à suivre, j'ai avalé de travers. Donc ils n'ont rien vu, compris, senti. J'étais heureuse en l'entendant. Sidérée. Cela m'apprendra à croire les psychologues affirmant que seul le non-dit est nocif et empoisonne les enfants. Ce sont nos sages mères qui avaient raison. « Tais-toi, ma belle. Fais semblant. N'avoue jamais. Tiens-toi droite et digne ». *Le jeu des sept familles*, p. 89.

Quand je me débattais, sans trop savoir pourquoi, à l'idée de lier ma vie à un étranger, je n'avais pas réellement compris les clauses implicites de ce traité d'alliance. Déjà, petite, quand on avait décidé de me « fiancer » à Tobie premier, je m'étais sentie livrée, « promise ». Ma colère indignée n'avait pas été anodine. Mais je croyais ne défendre que la seule territorialité de mon corps. Je refusais de le laisser toucher par un autre corps, des mains étrangères. Je refusais de porter, en mes entrailles, le « fruit béni » neuf mois plus tard. Mais je n'avais pas songé un instant que la plus dure loi serait celle d'alliance ou plutôt d'allégeance, d'obéissance.

Sara sage, p. 110.

Pour moi, il n'y eut qu'un couple idéal au monde, celui que formaient mes parents, autres Adam et Ève, heureux de quitter le Paradis pour la terre afin d'y vivre loin de tout regard indiscret. À l'abri de l'œil de Dieu. Adam et Ève eurent deux fils ennemis. Pour mes parents, ce fut une malédiction de me mettre au monde. Le châtement divin n'était pas d'enfanter dans la douleur mais de partager leur pain avec une chétive intruse. Ma mère, à la rigueur, aurait accepté un fils à l'image de son amour. Mon père ne se consolait pas d'avoir sous les yeux une triste contrefaçon de l'épouse adorée pour sa beauté.

La femme de Loth, p.15.

compare à des écrivains qu'elle admire pour la force de leur argumentation. Modestie des grands.

À son arrivée au Canada en 1948, elle a vingt et un ans ; elle s'inscrit à l'Université de Montréal, en lettres, jusqu'à l'obtention d'un doctorat, en 1953. D'abord journaliste à Radio-Canada, elle fait ensuite carrière comme professeure de création littéraire à l'Université de Montréal. Parallèlement, elle signe la chronique littéraire de *Maclean's*, de 1963 à 1969 et collabore à *La Presse* et au *Devoir*. Retirée de la vie active, elle se dit atteinte de *la maladie de l'âge*, mais n'en continue pas moins d'écrire *pour tenter d'y voir plus clair*.

Une thématique sombre

La lecture d'une bonne partie de l'œuvre en prose de Monique Bosco suggère que la psyché de l'écrivaine a été modelée par la résistance qu'elle a dû déployer pour assumer son identité. Elle porte comme des blessures deux traits identitaires majeurs, l'un de nature, l'autre de culture : le fait d'être femme, et celui d'appartenir à la communauté juive. Toute sa vision du monde en est teintée.

Destin de femme

Le destin de femme, vécu ou perçu par les personnages des romans et nouvelles de Monique Bosco, apparaît marqué du sceau de la révolte. Non pas une révolte dont l'issue serait l'épanouissement, mais une révolte à effet *boomerang*, pour emprunter le titre de l'un des recueils de nouvelles dont les personnages principaux, féminins pour la plupart, sont blessés, désabusés, cuirassés, seuls, entretenant une faible estime d'eux-mêmes. C'est Minerve, la narratrice de *Portrait de Zeus peint par Minerve*, qui exprime avec le plus de véhémence les frustrations et récriminations devant le pouvoir des hommes, incarné ici par le tout-puissant Zeus : « Étonnant monde de l'homme / Tous pareils à toi, Zeus l'unique ». Dans un long poème narratif, la déesse romaine de la guerre, qui se dit armée d'une « panoplie de parade tout juste bonne à faire illusion »,

dénonce la propension guerrière des hommes chez qui « toujours il faut combattre, tuer, régner par la peur et le prestige ». Elle les accuse vertement d'exiger des femmes disponibilité sexuelle et soumission totale. « Tout est prévu pour ce petit pieu fragile. / Sans effort, il peut s'enfoncer bien droit. / Fi donc, les filles. / Fermez les yeux. / Ouvrez les jambes. Pieusement recueillez la semence. » C'est que, de dénoncer Minerve, « [t]oujours, on nous a dressées à adorer l'homme sous une forme ou une autre ». Aussi, « [n]ulle rédemption pour la femme faible et soumise / Qu' [ils] ont inventée pour [leur] seul usage ». Minerve s'avère le personnage emblématique du courant féministe des premiers temps, celui de la prise de parole par des femmes trop longtemps forcées au silence. Elle proclame la mort de Zeus : « Ce monde qui s'en vient n'est plus à sa mesure, à son image, ni à sa ressemblance ». Qu'à cela ne tienne, même Zeus agonisant, il semble être trop tard pour Minerve.

Le mariage

On ne s'étonnera donc pas si les personnages de Monique Bosco, tout comme leur auteure, abhorrent le mariage, ghetto, miroir aux alouettes vers lequel on pousse les jeunes filles. Sinon que feront-elles plus tard, se demande-t-on à l'époque de la jeunesse de l'écrivaine. Ses personnages se rebiffent, telle Sara Sage, narratrice du roman éponyme qui reprend l'histoire de la Sarra du « Livre de Tobie », *la tueuse de maris*, délivrée du démon Asmodée par Tobie. Or Sara Sage revisite cette histoire de l'Ancien Testament en montrant plutôt que Ragoul offre sa fille Sarra en gage, le seul gage dont il dispose pour rembourser sa dette au riche Tobie. Femme marchandise. Objet d'échange. *Sara Sage* superpose différentes époques, suggérant que le sort des femmes du XX^e siècle n'est pas si différent de celui des femmes de l'Ancien Testament. « Ne va pas te mêler de te marier, toi. Après, plus de liberté, ni de droit de parole », de conseiller Edna à sa fille. Du côté des jeunes filles, comme celle de « Retour d'Europe » dans

Boomerang, on éprouve de la terreur à s'engager. Ou bien, naïves, comme celle de « Cent jours » dans *Éphémères*, qui a quitté son pays à seize ans pour suivre son mari, elles découvrent bien vite que leur mari est un goujat, ou qu'il les trompe quand il ne les abandonne pas.

Par ailleurs, il est aussi des personnages dont la quête de liberté par le célibat n'a pas apporté le bonheur escompté, comme dans « Cap Tourmente » du recueil *Clichés*. En visite à Cap Tourmente, la femme qui a jalousement préservé sa liberté voit tout à coup, dans le spectacle des oies qui refont année après année le même trajet, l'image de sa propre vie. Ou, dans la nouvelle de *Remémoration*, « Aux grands trous noirs de la mémoire », une femme célibataire vieillissante, qui dit ne pas avoir voulu faire les compromis que ses amies ont faits pour s'attacher un homme, ayant préféré avoir des amants et rester libre, avoue se retrouver « les mains vides ». Quant à Monique Bosco elle-même, elle n'hésite pas à affirmer, dans *Confiteor*, qu'elle n'aurait pu faire autrement, même si, écrit-elle, « je l'ai payé aussi très cher, ce refus de m'engager [...]. Et j'étais sincère dans mon refus de m'engager – m'enliser – dans la vie matrimoniale ». Enfin, les exemples pleuvent, tant dans les essais de l'auteure que dans ses fictions, à l'appui de sa thèse du mariage ghetto et asservissement des femmes.

La famille

Autre ghetto que la famille vue par Monique Bosco. Le roman *Le jeu des sept familles* s'emploie à la passer au crible. Le titre évoque le jeu de cartes qui consiste à rassembler des familles disparates. Ici, l'accent est mis sur la disparité. Il y est question d'une famille élargie, où en apparence existe un sentiment d'appartenance suffisamment fort pour que tous, à une exception près, participent à la fête de l'aïeule. En apparence, car les discours intérieurs qui se succèdent, multipliant les points de vue, révèlent mépris, mensonges, trahisons, bref les sentiments peu avouables qu'ils éprouvent les uns pour les autres. Quoique dans un milieu

bourgeois, plus policé que celui des pièces de Michel Tremblay, les personnages du *Jeu des sept familles* se retrouvent dans une *famille de tu-seuls*.

Les échecs amoureux

Dans *La femme de Loth*, l'anéantissement provoqué par l'abandon de l'amant après une liaison de dix ans donne le ton au roman : l'apitoiement. Événement qui déclenche, chez la narratrice héroïne qui approche la quarantaine, une remontée du cours de sa vie, jusqu'à son enfance à Paris où, déjà, l'habitait le sentiment d'être de trop, d'être la troisième encombrante pour le couple de ses parents, amoureux. « Les seuls êtres que j'ai réussi à comprendre, à aimer ont été des personnages de romans », confie Hélène. Plus tard, Monique Bosco reprend ces propos à son compte dans son essai *Confiteor* : « Et une fois encore, je vais chercher à retrouver le seul refuge et appeler à l'aide, à la rescousse, ces livres qui ont si évidemment meublé et peuplé ma solitude que je m'estime bien ingrate en ayant choisi de me définir comme une fille, une femme seule ». Parmi les personnages de Bosco, une femme se dit follement amoureuse. Mais elle soupçonne l'objet de sa passion d'être un don Juan. Elle lui écrit alors un mot d'adieu parce que, se dit-elle sans doute avec raison, il la quittera une fois qu'il aura l'assurance qu'elle y est attachée (« Shalom », dans *Remémoration*). En fait, tous les personnages de fiction démontrent une inaptitude au bonheur. Les essais confirment qu'il en est de même pour leur auteure.

L'origine juive

« Je suis donc, d'abord et avant tout, la fille de ceux dont personne ne voulait. Indésirable. Cette blessure-là je ne l'ai jamais oubliée, ni pardonnée sans doute. » Les essais du « vieil âge », tout en portant un regard critique sur la marche du monde ponctuée de guerres et rythmée par les cris des victimes d'injustices, lèvent le voile sur les événements qui ont marqué la vie de l'auteure. *Eh bien ! la guerre*, plus encore

Comme elle n'avait jamais réussi à garder les êtres, elle se cramponnait aux choses. Les choses, elles, ne la trahiraient pas ; du moins pas de façon aussi brutale que les êtres ! Ah, les zêtres ! Avec un « z », je vous prie, pour bien les lier en gerbe. Ainsi, il y eut une époque où l'on comptait « les âmes ». Bien plus tard, ce furent les « êtres ». À l'époque de sa jeunesse, il y eut, dans sa vie, des « êtres qui comptaient » tous esprits nobles, « d'élite », disait-on. On collectionnait leurs paroles, on se les répétait.

Certaines tenaient leur journal et y inscrivait leurs phrases, belles phrases d'hommes. Elle aussi crut à leurs discours idéalistes, emballés, éthérés.

Des être nobles, donc, s'enflammant pour les justes et saintes causes peuplèrent son adolescence, sa prime jeunesse. En ce temps, on vivait dans de vraies maisons, des « maisons de famille » dont on connaissait par cœur les aîtres. Par hasard, bien plus tard, elle découvrit, avec un choc que l'orthographe – et apparemment la chose elle-même – disparut des dictionnaires Larousse et Robert les plus récents. Elle les retrouva enfin dans sa vieille encyclopédie Quillet. Ainsi, on perdait non seulement les êtres, mais même les mots. Dans le Bloch et Wartburg, « aîtres » était bien là, à sa place, datant des Carolingiens et employé dès l'an 1080.

Boomerang, p. 1.

Elles les entendait encore, dans la torpeur du premier demi-sommeil. Une trépidation rageuse la saisissait alors. À l'abri, dans le noir presque complet de sa chambre, cette rumeur la poursuivait. D'avoir entendu tant de paroles, doléances diverses, ses oreilles s'entêtaient à répercuter ces refrains répétitifs, absorbés durant la journée. Elle en acquit la certitude absolue : chacun se mourait pour parler. Raconter n'importe quoi – mais faire passer, en mots, ce mal à l'âme, ces douleurs du corps assez anodines pour éviter l'opération, l'amputation, mais irritantes à l'excès. Sous le plus futile prétexte, ils communiquaient leur angoisse au « médecin de famille ». Ils adoraient « aller au docteur ». Pourquoi se priver ? Les consultations étaient gratuites. Lui, le pauvre, paraissait toujours aussi désargenté dans son cabinet, mal éclairé, mal meublé. Un « vrai médecin d'autrefois ». Ils le célébraient, entre eux, dans la salle d'attente. Toujours remplie, la salle d'attente. On y attendait, longuement, son tour. Elle les soupçonnait d'être heureux du délai. Cela augmentait peut-être l'intérêt de cette halte consacrée à leur existence. Sortie hors de la routine du travail quotidien. En vain, elle essayait de planifier des horaires raisonnables. Il se débrouillait pour enchevêtrer les rendez-vous les mieux agencés. La liste était longue des malades qu'il lui interdisait de remettre à « plus tard ».

Clichés, p. 85.

que *Confiteor*, évoque la profondeur de LA blessure. On sent que l'étoile jaune, qu'elle n'a pourtant jamais portée, s'est incrustée au plus profond d'elle-même. Elle revoit l'exode de Paris vers la province, de 1939 à 1945. Elle ajoute à ses souvenirs ses lectures ultérieures sur le sort réservé aux Juifs. Sans être directement victime des injustices et des humiliations qui leur ont été infligées, elle en ressent la morsure, ne comprend pas cette haine contre les siens. Comme sa mère qui disait qu'« il n'y a pas de place sur terre pour un Juif heureux », Monique Bosco semble avoir trouvé une justification à son mal à l'âme, dans l'exergue choisi par Françoise Giroud pour son roman posthume *Les taches du léopard* : « Un Éthiopien peut-il changer sa peau, et un léopard ses taches ? » Elle voit, dans ce choix de Giroud de se tourner vers l'Ancien Testament et les lamentations de Jérémie, la volonté de « prouver qu'on n'échappe pas à son destin, comme on ne peut pas davantage changer de peau ou d'origine. Telle on fut, telle on demeure », de conclure l'essayiste à la fin de *Eh bien ! la guerre*. Elle a bien entendu parler du concept de résilience de Boris Cyrulnik, elle qui est très au fait des nouveaux courants de pensée, mais elle reconnaît ne pas avoir su développer cette résilience.

Déchéance physique et bouleversements planétaires : une même désespérance

Par la double blessure identitaire, s'immisce l'amertume que secrètent les inexorables réalités de la vie que sont la vieillesse et la mort, auxquelles s'ajoute l'odieux spectacle des injustices et des horreurs qui mettent la planète à feu et à sang. Dans les six essais publiés de 1998 à 2006, Monique Bosco, touchée par les *maux du vieil âge*, puis atteinte d'un cancer, fait entendre sa plainte. Déjà, à travers ses personnages de fiction, transpirait la peur de la vieillesse, mais « la folle équarri-seuse », « la belle faucheuse », « Monsieur le Bourreau » se pointant, c'est le drame : « J'ai toujours su que rien ne serait plus difficile que d'aborder la vieillesse avec sérénité ». La télé devient alors sa fenêtre sur le monde :

« Quand plus personne ne vous regarde, on peut toujours regarder la télé, jusqu'à plus soif ». De sorte que dans *L'attrape-rêves* le lecteur retrouve, commentés, les actualités des dernières années et les épineux problèmes auxquels est confronté le monde actuel, tous les événements et les situations de nature à soulever l'indignation et la désespérance de l'essayiste. La plume de Monique Bosco se fait acerbe, ici pour dénoncer les grands de ce monde dont les Bush, père et fils, qu'elle se plaît à prénommer « Doublevé », là pour se moquer des « coqs gaulois de la diplomatie » : « Dominique de Villepin me paraît le prototype de ces Français portant beau, arrogants et grands parleurs devant l'Éternel ». Les dominateurs de tout acabit entrent dans sa mire.

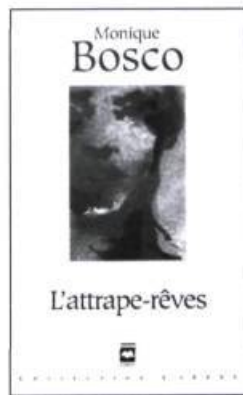
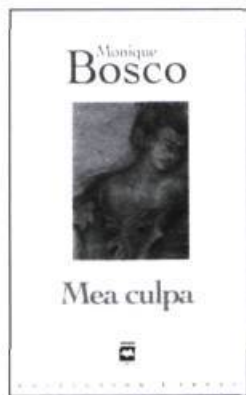
En revanche, elle compatit avec « cette malheureuse Palestine qui n'en finit pas de 'subir toutes les plaies d'Égypte' », prône l'ouverture à l'autre : « J'ai toujours cru que l'appartenance à une minorité – peu importe laquelle – oblige à plus de vigilance, empêche de se complaire uniquement avec ceux qui nous ressemblent et partagent nos habitudes ». Et quand, encore, elle se distancie des maux de la vieillesse, elle offre, comme dans *L'attrape-rêves*, consacré aux Indiens d'Amérique, un essai riche d'informations et de réflexions. Procédé récurrent dans ses essais, elle fait appel à ses auteurs favoris qu'elle cite abondamment, dans ce cas-ci pour souligner le fossé qui sépare les peuples des Premières Nations du début de la colonie et l'asservissement dans lequel ils se retrouvent actuellement. Malgré la sympathie qu'elle voue aux Amérindiens, elle n'hésite cependant pas à affirmer que « ce retour aux origines qu'ils semblent réclamer, ne peut apporter que des réponses rétrogrades ». Se moquant de la rectitude politique ambiante, elle va même jusqu'à demander si « l'on peut toujours continuer avec le seul héritage transmis par les ancêtres[.] Au prix de quel obscurantisme ? » Son expérience personnelle l'amène plutôt à proposer de se « plier aux lois de l'assimilation », dont celles de la langue et de l'école laïque. Quant à *Eh bien ! la guerre*, sans doute le plus

construit de ses essais, il revient sur les deux grandes guerres mondiales du XX^e siècle et sur celles qui sévissent actuellement. Monique Bosco nourrit sa réflexion de propos de Gertrude Stein, Freud, Sartre, Virginia Woolf, Saul Bellow, et combien d'autres auteurs renommés et regroupés, cette fois, dans une bibliographie.

L'écriture de Bosco

L'écriture de Monique Bosco est reconnaissable à sa tonalité. À maintes reprises, particulièrement dans *Portrait de Zeus peint par Minerve*, c'est la poète lyrique qui prête sa voix à la narration romanesque. Résultat : un lamento pathétique, indissociable de la thématique douloureuse de l'œuvre. Les références à la mythologie, à l'Ancien Testament et à une multitude d'auteurs anciens et modernes, en plus de témoigner de la vaste culture de l'auteure, offrent plusieurs niveaux de lecture.

La tonalité lyrique, voire pathétique, n'empêche toutefois pas l'humour, l'ironie, le sarcasme même, de trouver leur place dans l'expression de l'être blessé, auteure ou personnage, qui tente de faire descendre de leur socle les détenteurs du pouvoir, les bien-pensants, les auteurs d'injustices, etc. Le style des nouvelles tranche néanmoins avec celui des romans, quoique toujours au service de la même thématique. Le sens de la formule et la concision – « Comme chacun sait, les veufs meurent ou se marient dans l'année ! » – contribuent, avec l'art du portrait, à faire de ces miniatures de véritables bijoux. Les incipit minutieusement choisis nous précipitent dans l'ambiance. La nouvelle campe ses personnages en un rien de temps. Impossible de les confondre tant ils sont bien caractérisés, quand ils ne sont pas un brin caricaturés. Quoique souffrant à peu près tous du mal à l'âme, ils sont étonnamment tous très différents et les situations dans lesquelles ils se trouvent, des plus variées. Là comme dans les romans, la description du cadre de l'action est plutôt accessoire, puisque c'est le monde intérieur des personnages et l'espace social qui sont au cœur de l'action. Il arrive alors



que le rythme épouse celui du personnage, comme dans « Retraite ou Au Québec, toutes les femmes se nomment Marie » du recueil *Clichés* : l'histoire y avance lentement, comme le personnage, un retraité. Les recueils de nouvelles, même s'ils se prêtent à une lecture moins absorbante que les romans et les essais, attestent d'un art difficile qui séduit par son naturel et sa simplicité.

Bref...

Œuvre reconnaissable entre toutes que celle de Monique Bosco. Par le lamento qui traduit la difficulté d'être, en dépit d'un attachement viscéral à la vie ; par le style brillant qui devient incisif pour démasquer les torts, y compris ceux de l'auteure elle-même, encline à se mésestimer et à pratiquer le mea-culpa. Paradoxalement, la désespérance qu'évoque la prose de Bosco recouvre l'idéal humaniste, de la responsabilité et de l'interdépendance des humains. **RES**

1. Pour cet article, je me suis intéressée aux romans, nouvelles et essais. Mais il est fort à parier, les titres nous y aidant, qu'on retrouve la même inspiration dans l'unique texte dramatique et dans les recueils de poésie.

Monique Bosco a entre autres publié :

Romans : *Portrait de Zeus peint par Minerve*, Hurtubise HMH, 1982 ; *Sara Sage*, Hurtubise HMH, 1986 ; *Le jeu des sept familles*, Hurtubise HMH, 1995 ; *La femme de Loth*, Bibliothèque québécoise, 2003.

Nouvelles : *Boomerang*, Hurtubise HMH, 1987 ; *Clichés*, Hurtubise HMH, 1988 ; *Remémoration*, Hurtubise HMH, 1991 ; *Éphémères*, Hurtubise HMH, 1993.

Essais : *Confiteor*, Hurtubise HMH, 1998 ; *Bis*, Hurtubise HMH, 1999 ; *Mea culpa*, Hurtubise HMH, 2001 ; *L'attrape-rêves*, Hurtubise HMH, 2002 ; *Eh bien ! la guerre*, Hurtubise HMH, 2004 ; *Ces gens-là*, Hurtubise HMH, 2006.

Les trois B : baiser, bronzer et bouffer, voilà la raison, les trois raisons plutôt, pensait-il, qui motivèrent ses compagnons à effectuer ce séjour de deux semaines au Club. Mais il se trompait. Il le comprit, dès le premier soir, en les voyant ingurgiter bière, punch et surtout le vin, offert à volonté, à table. Donc il y avait un quatrième B à ajouter à la liste : boire jusqu'à plus soif faisait partie du programme !

De quel droit osait-il se moquer ? Lui aussi s'était inscrit pour des raisons obscures, difficiles à déchiffrer, qui existaient bel et bien, même s'il ne voulait pas – pas encore du moins – les dénombrer afin de les assigner à leur juste place.

Quand il annonça sa décision, autour de lui, on poussa les hauts cris. « Un sauvage, un solitaire comme toi, tu vas souffrir mille morts. »

Il haussait les épaules, sans répondre. N'était-ce pas un des buts poursuivis ? Se contraindre à aller « contre sa nature profonde » ? Il voulait prouver, mais à qui et pourquoi ? Il ne le savait toujours pas, ne le saurait dans doute jamais, qu'il pouvait changer, se transformer, se métamorphoser avant qu'il soit trop tard.

Remémoration, p. 39.